

le passeur

36

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE



ARTISTE LUCETTE TREMBLAY

Présentation du numéro et renseignements utiles

MICROS OUVERTS

- 02 Saguenay-Lac-Saint-Jean /
- 06 Montréal /
- 07 Outaouais /
- 13 Laval /
- 14 Lanaudière /
- 15 Laurentides /
- 17 Centre-du-Québec /

ATELIERS D'ÉCRITURE

- 04 Mauricie /
- 06 Montréal /
- 07 Outaouais /
- 13 Laval /

CARNETS D'ÉCRITURE

- 03 Capitale-Nationale /
- 06 Montréal /
- 09 Côte-Nord /
- 12 Chaudière-Appalaches /
- 16 Montérégie /
- 17 Centre-du-Québec /

ÉDITION NUMÉRIQUE
04.2015

Adresse administrative et postale

12 306, boulevard O'Brien
Montréal, Qc H4J 1Z4

Siège social et formation

Stade olympique
4545, avenue Pierre-De Coubertin
Montréal, QC

Téléphone / Courriel

514 252-3033 / lepasseur@fqll.ca

La revue virtuelle **le passeur** est offerte en libre-service sur le site Web de la FQLL.

Un DON minimal de 2 \$ est suggéré.

Paiement PayPal (bouton sur le site Web)

ou chèque libellé à la FQLL.

La FQLL est un organisme de charité émetteur de reçus d'impôt en échange de dons.

RESPECT DU DROIT D'AUTEUR

Les auteurs ont accordé à la FQLL un droit de publication de leur texte dans ce numéro de la revue virtuelle *Le passeur* et son tirage limité numéroté. À l'exception d'une impression pour lecture personnelle, la reproduction ou toute autre utilisation des textes de création littéraire est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur, ce dernier demeurant le titulaire des droits sur son œuvre.

Directrice littéraire Danielle Shelton

Collaborateurs Yves Patrick Augustin
Nathalie Ayotte
François René D. L'Écuyer
Diane Descôteaux
François Drolet
Monique Joachim
Diane Landry
Gino Levesque
Louise Ouellette
Roland Provencher
Patricia Renault
Annie St-Jean
Pauline Vincent

Révisseurs Marcelle Bisailon
Danielle Bleau
Diane Descôteaux
Leslie Piché

Artiste Lucette Tremblay
Rassemblement poétique
acrylique sur toile

Infographe La cigale et la fourmi

Webmestre Alain Legros

ISSN 1914-2765 (Montréal. Imprimé)

ISSN 2291-4978 (Montréal. En ligne)

Dépôt légal volontaire – publication numérique gratuite

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada



**FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE**

**Culture
et Communications**

Québec



- 04 **P**résentation du numéro
et renseignements utiles

MICROS OUVERTS

- 06 **MICRO OUVERT 1** / 15
Yvan Lévesque / 14
*Poème sans formalité –
L'attente*
Anna Louise Fontaine / 15
À cet enfant
Monique Gagné / 13
La Combelle
Aspasia Worlitzky / 13
Mystère
- 11 **MICRO OUVERT 2** / 13
Ghislaine Édouard-Polynice / 14
Silence !
- 12 **MICRO OUVERT 3** / 07
Louise N. Boucher / 07
Ta ligne maligne
- 15 **MICRO OUVERT 4** / 06
Catherine Genest / 06
Rythmographie d'un cœur
John Arthur Sweet / 06
La Vérité étrangère
- 19 **MICRO OUVERT 5** / 13
Françoise Belu / 06
Se perdre
Lise Chevrier / 06
Le poète et la mort
- 21 **MICRO OUVERT 6** / 14
Diane Descôteaux / 17
haïku
- 22 **MICRO OUVERT 7** / 02
Micheline Tremblay / 02
J'irai
Ursula Fleury-Larouche / 02
Interdésir
François Drolet / 02
Tes orteils

ATELIERS D'ÉCRITURE

- 25 **ATELIER D'ÉCRITURE 1** / 04
Claire Dufour / 04
Diamant



- 26 **ATELIER D'ÉCRITURE 2** / 07
Johanne Grenier / 07
Les habits
- 28 **ATELIER D'ÉCRITURE 3** / 13
Roland Provencher / 13
Explosion
- 29 **ATELIER D'ÉCRITURE 4** / 13
Diane Mainville / 13
Avaler l'hiver
- 30 **ATELIER D'ÉCRITURE 5** / 13
Diane Piché / 13
Le temps qu'il fait
Manon et Raymond Lareau / 15
Un sentier
- 32 **ATELIER D'ÉCRITURE 6** / 06
Marlène Simard / 06
Carte postale

CARNETS D'ÉCRITURE

- 33 Vincent Diraka / 06
Maudits mots
- 34 Ioan-Andrei Iliuta / 03
L'attraction
- 36 Véronique Morel / 06
Sonate à la lune
- 37 Danielle Bleau / 06
Le bonheur
- 38 Claude Rodrigue / 09
La Nef des fous
- 39 Ginette Lachance / 12
Une histoire
- 40 Danielle Hudon / 16
Retour des cendres
- 41 Lucie Marois / 16
Nuit de jour
- 42 Danielle Malenfant / 16
Le parfum de la vengeance
- 44 Nicole Campeau / 17
Le fils de Madeleine

Présentation du numéro
et renseignements utiles



La Fédération québécoise du loisir littéraire est fière de présenter ce 7^e numéro de sa revue virtuelle à feuilleter gratuitement sur Internet. Le contenu diffère notablement des précédents. Le succès des activités régionales de loisir littéraire est tel que les textes qui nous parviennent sont de plus en plus nombreux et de plus en plus intéressants. La direction a donc décidé de consacrer désormais les 46 pages de la revue à la création littéraire. Ainsi, plus d'auteurs seront publiés et plus de membres de la FQLL seront admissibles au Prix Paulette-Chevrier. Cette nouvelle revue continuera d'être imprimée en couleurs dans une édition limitée et numérotée. Un exemplaire sera dédié à chaque auteur membre de la FQLL et à chaque collaborateur au numéro. Presque tout ce qu'on trouvait par ailleurs dans la revue sera édité séparément.

Ainsi, une revue virtuelle annuelle sera consacrée aux livres semi-finalistes au concours du Prix Le passeur. Il s'agit de publications de membres de la FQLL parues à compte d'auteur (c'est-à-dire avec une participation financière de l'auteur, totale ou partielle). Il sera plus facile de feuilleter sur Internet les pages de la section « Livres ouverts ». De plus, il y aura une consolidation des pages des numéros 30 à 36 afin de constituer un catalogue virtuel des livres sélectionnés au fil des ans. À noter que si une adhésion n'est pas renouvelée, la page sera retirée du site Web et le titre effacé de la liste des livres du Club de lecture FQLL.

La section « Bibliophilie » fera l'objet d'un nouvel onglet et les membres seront invités à l'enrichir de nouveaux sujets. Dans le domaine littéraire, les thèmes de collection sont fort nombreux. Nous avons déjà les ex-libris et les timbres-poste. La FQLL a-t-elle des membres collectionneurs d'autres « choses littéraires » ? Partageront-ils leur passion ? Nous le croyons.

Les mots croisés disparaissent. Le temps de production et de gestion de ce concours sera mieux investi ailleurs, considérant la faible participation. Merci à notre verbicruciste, R. A. Warren. La grille du numéro 35 aura donc été la dernière. La solution est en ligne sur notre site Web, onglet « Revue Le passeur ». Le prix – le roman de Tanya Bernier, *Un fauteuil à partager* – a été remporté par Diane Duchesneau, des Laurentides (région 15).

Cela dit, rappelons que le passage de la revue papier à la revue numérique s'est fait au terme du 50^e anniversaire de l'organisme, au moment de la parution du 30^e numéro en avril 2013. Le ministère de la Culture et des Communications a financé cette évolution en même temps qu'il soutenait la création d'un nouveau site Web. Depuis, la FQLL a défini ce qu'est, pour elle, le « loisir littéraire » : une diversité d'activités à but non lucratif, souvent multidisciplinaires, comportant toutes un volet « littéraire ». Elle a créé plusieurs programmes de soutien d'activités de loisir littéraire, disponibles dans toutes les régions administratives du Québec. Le nombre de ses membres individuels et collectifs ne cesse de croître. Bref, la FQLL est devenue une véritable fédération provinciale. Le chemin parcouru depuis la réorientation de 2012 est remarquable.

Avant de présenter le contenu de ce numéro, il faut rappeler que, depuis le numéro 33, la revue intègre dans ses propres textes les mots rectifiés selon la nouvelle orthographe du français, liste fournie par l'Office de la langue française. Elle invite ses auteurs à faire de même, sans les y contraindre. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de la disparition, par exemple, d'accents circonflexes et de traits d'union familiaux. Et il ne verra pas de faute lorsqu'il rencontrera l'ancienne orthographe.

Que trouve-t-on dans ce numéro ? Les textes de trente-deux auteurs résidant dans douze régions administratives du Québec. Toutes sections confondues, il y a quatorze poésies dont deux japonisantes, trois proses poétiques et un slam, trois récits dont un épistolaire, une nanonouvelle, deux micronouvelles et huit nouvelles. Notez que chaque création littéraire publiée constitue une participation au concours du Prix Paulette-Chevrier. Ces textes se répartissent en trois sections : MICROS OUVERTS, ATELIERS D'ÉCRITURE, CARNETS D'ÉCRITURE. Voyons le contenu plus en détail.

La section **MICROS OUVERTS** est le fruit d'un programme de soutien d'activités de lecture publique de textes littéraires inédits, coordonnées par des membres de la FQLL, individuel ou collectif. Parmi ces derniers, des OBNL : Société littéraire de Laval, Association des auteurs des Laurentides, Slam Outaouais, Le Perthro-CCVMÉ, Écrivains francophones d'Amérique; et quelques groupes structurés sans statut juridique, notamment « Le clan des mots » à Jonquière et « Chemins d'encre » à Laval. À cela s'ajoutent des collaborations avec des organismes culturels tels que l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, le Centre international de poésie des Laurentides, les Journées de la culture, les villes de Sainte-Adèle et Laval. Il y a aussi des lieux à mentionner, là où l'on accueille gratuitement les activités de loisir littéraire : Café Le Troquet, à Gatineau, Café Touski à Montréal, Bistro L'Aparté du Théâtre du Vieux-Terrebonne, Café théâtre Côté-Cour à Jonquière et Dame Tartine à Laval. Et enfin, il y a les animateurs-coordonnateurs et les auteurs. Leurs noms sont mentionnés en notes de bas de page. Au total, cette section publie quatorze textes de sept activités qui se sont déroulées dans six régions différentes.

La section **ATELIERS D'ÉCRITURE** présente sept textes issus de six activités qui ont eu lieu dans cinq régions administratives. Un atelier s'est tenu dans la « Classe d'écriture » (le local de la FQLL au stade olympique), un second dans une galerie d'art de Baie-Saint-Paul, un troisième dans une bibliothèque publique de Laval, un encore dans un Centre communautaire lavallois; les autres sont ce qu'on appelle des « ateliers de cuisine », cela dit sans aucune connotation péjorative, au contraire... Les noms des animateurs-coordonnateurs et des auteurs sont mentionnés en notes de bas de page. Mais il y a plus ici : les textes issus de trois des ateliers sont commentés. Atelier 4 : on se réapproprie un texte en le libérant de la contrainte imposée par l'animateur. Atelier 5 : on découvre ce qu'est une nanonouvelle, puis on analyse la structure d'un récit écrit par une narratrice pour, ensuite – à l'inverse de la démarche de l'atelier 4 –, imposer une contrainte littéraire avant de procéder à une réécriture du texte sous forme de micronouvelle à deux narrateurs (un couple). Atelier 6 : on explique comment l'auteure a interprété le thème proposé par l'animatrice et on observe les astuces de l'écriture.

La section **CARNETS D'ÉCRITURE** est une sélection de dix textes provenant de six régions administratives. Le choix est fait parmi les textes expédiés librement par les membres de la FQLL. Ces textes sont déposés dans une banque virtuelle cumulative. Il n'y a, en conséquence, ni thème ni date de tombée. Un accompagnement éditorial est proposé aux auteurs sélectionnés.

Pour plus d'information sur la cueillette des textes, voir les onglets « Revue Le passeur », « Micro ouvert » et « Ateliers », du site www.fqll.ca.

Merci à l'artiste peintre Lucette Tremblay pour l'œuvre en couverture. Merci aux animateurs-coordonnateurs, aux auteurs et aux réviseurs. Merci au ministère de la Culture et des Communications du Québec pour son soutien.

Bonne lecture !

Danielle Shelton, directrice littéraire et artistique

Yvan Lévesque

Poème sans formalité –

L'attente

Là, enfouie
la peine
qui nous mène
pour demain
cette brunante
entrevue
du jour prochain
qui éteindra
la lampe



Mise en mots **Mise en bouche**, un micro ouvert inscrit dans le cadre de la Semaine des bibliothèques publiques, a été produit le 22 octobre 2014 par l'Association des auteurs des Laurentides, en partenariat avec la Société littéraire de Laval, des membres collectifs de la FQLL. **Pauline Vincent** (15) a animé cette soirée de poésie dans l'Espace Hélène Dorion du Centre international de poésie des Laurentides, à la Bibliothèque municipale Claude-Henri-Grignon de Sainte-Adèle. Deux poètes invités membres de la FQLL ont offert un récital en première partie : Jean-Luc Proulx et Ariane Bouchardy-Gauthier (leurs textes paraissent dans la revue de la SLL, *Brèves littéraires*). Les lauréats du micro ouvert sont Yvan Lévesque, Anna Louise Fontaine, Monique Gagné et Aspasia Worlitzky.

À cet enfant

à vouloir sans cesse
mettre de l'ombre à la lumière
 j'ai emmaillé le présent
 au passé
et cherché l'inconnu
 dans les déjà vécus

je m'attarde encore sur les pages écrites
 de l'histoire commencée
 au seuil du premier rêve

et j'effeuille les chapitres
 écrits de tant de mains
 sur ma mémoire naïve

pour bercer cet enfant à venir
 de tous les mots
 que j'ai apprivoisés

et j'étends la paix comme un linceul
 sur le visage du temps

je serai à attendre
 à la sortie du labyrinthe
et s'il veut le moindre indice
 je lui donnerai tout le fil
 que m'a prêté Ariane
et tout cet amour
 que j'aurai délivré de ses doutes

Monique Gagné

La Combelle

Aujourd'hui, j'installe les tréteaux sur le balcon. J'y dépose la vieille planche sur laquelle j'ai tant créé. Simplement, j'ose le premier geste.

La fine brise du tôt matin effleure mon visage. Des parfums de lilas et de chèvrefeuille glissent jusqu'à mon souffle. Simplement, mon corps à mon esprit se relie.

Mes mains prennent le relai et se mettent à la danse. Une peau d'un autre âge devient corsage. Des cerceaux de saule entourent le treillis de la jupe. Simplement, tu viens à ma rencontre.

De la pointe au talon, martelant le territoire, terreau de ton histoire, tu viens jusqu'à moi clamer ton nom :

La Combelle !

Tu me racontes qu'il y a eu la maisonnée à tenir, cordeaux serrés. Et le jardin d'espérances à semer. Et les sillons à tracer pour accueillir les racines, ta descendance souhaitée.

Tu me tends tes mains pionnières où coule le sang des Filles du Roy, comme celui des femmes de la forêt originelle. Tes mains qui portent, soulèvent, donnent la vie, la chance au coureur, le pain au démuné, accueillent le chagrin de l'enfant, soignent, filent, tissent et qui, le soir au creux du lit, se joignent à celles de l'homme de ta vie.

Tu me parles de ces époques où il fallait taire ta parole. De ces années de noirceur où tu avançais à la seule lueur de ta foi, la tienne, apprise dans les leçons du pin blanc, celles des plaines et de la rivière.

Tu m'offres tes chapelets de glands que tu portais avec des amulettes faites de tes cueillettes. Prier, c'était remercier chaque saison pour ce qu'elle mettait dans tes paniers.

Tu me parles peu de tes rêves, le jour étant dédié à la tâche et la nuit à l'oubli, mais tu dis que, toujours, il y avait assez de musique en toi pour faire danser ton âme. Alors, accepte mon invitation.

Allons au bal, ma belle !

Avec aux pieds tes rouges souliers, tu raconteras les peines, les courages et les joies d'hier, tu évoqueras le tango du doute et de l'espoir.

Monique Gagné

La Combelle 2/2

Ta jupe de lumière balaiera les carcans, les chemins tracés d'avance. De ton balai, tu marqueras le quadrille. Tu danseras pour ta vivance et celle qui vibre en chacun de nous.

Avant aujourd'hui, je ne savais pas, mais te voilà avec toute la lumière que tu as créée en moi.

Simplement : gratitude.

Note de l'auteure

Les trois derniers vers de ce texte sont inspirés de *Recommencements*, un récit d'Hélène Dorion. Ils ont fait partie d'un hommage qui lui a été rendu en juin 2014, lors de l'activité « Femmes de paroles », animée par l'idéatrice Nancy R Lange, à la Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie à Montréal.

Le texte a été créé pour accompagner l'installation *Au bal des Origines*, présentée de juin à septembre 2014 dans le cadre de l'évènement *Les Éphémères*, dans les Jardins de la Maison Lacombe de la municipalité de Saint-Charles-Borromée, région de Lanaudière.

Aspasia Worlitzky

Mystère

Ah, mon père !
je voudrais tant chanter vos yeux marins
l'énigme de votre existence.

Vous rencontrer encore une fois une seule fois
dans n'importe quel méandre abandonné de la ferme
en piétinant la terre humide
qui entourait les arbres d'abricots
penchés jusqu'au sol.

Vous observer sous le saule pleureur
solitaire protecteur surveillant en cachette
la fleur nocturne de l'avocatier.

Aie ! les chiens aboyant à la Lune
leur museau à travers les barreaux du portique
rongés par les hivers farouches
l'alerte des bombes les cris les blessures.

Votre guerre a-t-elle pris fin ?

Je donnerais tout pour vous avoir près de moi
je devinerais vos parcours
maintenant que j'ai les tempes grises et l'âme fatiguée
maintenant que la cadence des valse de Strauss
que vous apprivoisiez à l'infini
ne m'atteint plus.

Je pourrais vous demander
où est cette grand-mère jamais entrevue
comment la reconnaître à la tombée du jour
entendre ses pas dans le verger.

Ah, mon père !
si absent dans mes errances
votre canne votre chapeau la fumée de vos cigares particuliers
sur la terrasse en marbre rougeâtre
que donnerais-je pour vous égayer encore une fois.

Une unique fois.

Ghislaine Édouard-Polynice

Silence !

Prenez-vous le temps d'observer un moment de silence
pour capter le chant d'un oiseau perché sur une branche,
la cymbalisation d'une cigale par un soir d'été
ou la rythmique d'un tam-tam au loin ?

Prenez-vous le temps d'écouter la pluie ruisselant sur les carreaux,
la cascade dévalant une montagne
ou les vagues mourant sur le rivage ?

Prenez-vous le temps d'entendre le craquement des feuilles mortes
sous les pas hésitants d'un chasseur à l'affût de gibier,
le crépitement des brindilles dans un feu de joie
ou des buches dans une cheminée en hiver ?

Prenez-vous le temps d'ouïr le vent qui siffle dans le tcha-tcha¹,
soulève le tapis d'aiguilles de pin à l'orée du bois
ou fait claquer la voile contre le mât d'un navire ?

C'est tout un orchestre qui mérite bien un moment de silence
car nous vivons dans un monde de fous
où le bruit règne en maître !

¹ tcha-tcha : arbre qui produit de longues gousses remplies de graines, qui sèchent sur les branches et produisent un sifflement en période de grands vents ; on utilise ces gousses comme instrument de musique ou comme hochet pour les enfants.

Louise N. Boucher

Ta ligne maligne

Tu le sais, ta ligne
blanche et poudreuse
est maligne
et ainsi, elle me concerne.

Tu n'es pas sur la bonne ligne de départ,
tu ne vas faire qu'un faux départ.

Quoi ? C'est juste une ligne pointillée
facile à retraverser ?

Ou une parallèle ?
Si belle,
si blanche,
de première qualité
qui vaut cher,
qui t'excite le printemps,
t'allume l'été,
te colore l'automne,
qui te gèle
comme un hiver sans fin.

Et qui t'envoie dans les nuages
qui viennent des Andes,
du Mexique, d'Afghanistan,
bref, d'un petit village
pris en otage
qui ne peut plus vivre
de ses cultures locales
ensevelies sous la neige,
et la grêle
qui tombe en rafales
provenant de gars à mitraille
qui font tacatac attaque
jusque dans ta tête.

Louise N. Boucher

Ta ligne maligne 2/3

C'est de là qu'elle part
ta ligne de coke qui n'a rien d'un cola.

Quoi ? Elle t'aide à garder la ligne ?
Elle te tient
au top de la forme,
au top de la gang,
au top du monde !

Oui, le temps d'un party
pour la gloire...
glauque.

C'est une ligne brisée
qui tue le temps,
qui passe entre tes tempes
pour que ça te tente
tout le temps,
pour que tu rampes
comme un
ver,
vers
une autre ligne
de téléphone
qui n'arrête jamais de sonner
l'alarme,
oui, la larme
à l'œil qui me vient
quand je vois
le petit méné
que tu es, qui gigote
au bout d'une ligne de haute tension
alimentée par le moulinet
des mêmes tacatac attaque
que tantôt.

Louise N. Boucher

Ta ligne maligne 3/3

Tu n'as jamais pensé faire
 un interligne ?
 Pas pour te mettre au jogging,
 ni pour te tenir droit ;
 reste curviligne,
 garde ton swing,
 tire-toi même une ligne...
 d'arrêt,
 avant de tomber dans un ring
 où les coups viennent du bout d'une seringue
 qui rend dingue,
 qui, comme un flingue,
 raccourcit les lignes
 de la main
 où tu ne tiens plus qu'à un fil
 que n'importe qui pourra couper.

À moins que
 tu ne lèves ton nez
 vers un autre horizon,
 où on plane encore plus haut,
 mais vraiment plus haut
 en s'injectant
 des lignes...
 écrites
 où au soleil,
 la neige... fond.

SLAM
 Outaouais



le troquet

Le 28 octobre 2014, [Annie St-Jean](#) (07) a animé au Café Le Troquet de Gatineau la scène ouverte de la 2^e joute de la saison de [Slam Outaouais](#), représentant régional de la Ligue québécoise de slam (LiQS). La slameuse Louise N. Boucher, lauréate de la scène ouverte, se produit sous le pseudonyme de LouNat.

Catherine Genest

Rythmographie d'un cœur

Dans la maison. L'enfant s'abandonne. Confiant. Regard fixé au ciel, dos face au sol. Confiant. Rassurantes. Des mains rassurantes l'attrapent. À chaque seconde, à chaque pas. Cœur d'enfant. Sans limites. Cœur vaillant. Palpite. Cœur énorme dans petit corps. Libre.

Au sein de la cour-zoo. L'enfant se laisse tomber. Confiant. Yeux dardés vers le ciel, dos face au sol. Confiant. Protectrices. Des mains protectrices l'attrapent. À chaque lever du soleil, à chaque montée de la lune. Cœur emballé. Allègre. Bondissant. Bat. Tout nouveau. Intrépide.

Dans la rue-cannibale. L'enfant s'abandonne. Confiant. Cœur débordant. Vibre. Cœur tam-tam. Touché-Labouré. Cœur franc rafale. Ravale. Les coups et les blessures. Mitraille. Cœur défaillant. Glacé. Sec.



Poète invité à se produire en récital le 7 novembre 2014, dans le cadre des Tournées-Rencontres de l'UNÉQ, Yves Patrick Augustin (15) a ensuite animé pour Le Perthro-CCVMÉ (06) – un membre collectif de la FQLL – le micro ouvert *Création vive* au Café Touski de Montréal. Catherine Genest et John Arthur Sweet en sont les lauréats.

John Arthur Sweet

La Vérité étrangère

J'ai toujours tenu à l'idée que devra se montrer,
infailliblement, un jour,
la Vérité.

Un jour autrement pas tout à fait singulier.

Un matin d'embouteillage sur le pont Jacques-Cartier,
un après-midi de collecte des déchets,
un soir où il n'y a rien à regarder à la télé.

J'ai logé cette Vérité
au plus profond de l'harmonie créée
par le souffle autour des dents
et les caresses de la langue au palais
d'un envoyé jamais rencontré,
dont le visage se tord et se transforme
pour se libérer du Mot révélateur
sans même qu'il s'en sache le porteur.

Dans mon château en Ontario
j'ai tenté d'imaginer ce messager,
cet émissaire qui m'apporterait
la Vérité qui me manquait.

J'ai entrepris des voyages à sa rencontre,
rencontre chaque fois ratée.

J'ai enfin songé qu'il prendrait la forme
d'un jeune homme ingénu,
timide et d'une curieuse tenue,
aux yeux doux, cheveux noirs, barbu, désinvolte,
mec comme on en voit partout au Québec.

Quand sur la rive d'une baie ontarienne,
mon regard s'est planté dans ce pays proche,
résolument autre grâce à sa manière de s'exprimer,
j'ai décidé que cette Vérité allait s'annoncer

John Arthur Sweet

La Vérité étrangère 2/3

dans une langue qui n'est pas la mienne
 et qui ne peut pas se traduire.
 Je me suis convaincu que ce Mot serait étranger
 pour que j'aie hors de moi pour l'appivoiser,
 afin que je le voie du coin de l'œil, de biais,
 que je le comprenne comme se comprend un rêve,
 un rêve véhiculé par une voix éloignée,
 à l'heure du coucher quand chantent les grillons.

Toute ma fébrilité naît de mon doute
 que l'annonciateur puisse être toi.
 J'ai peur que le jour fatidique
 où tu me diras la Vérité,
 je sois lourdement enveloppé de nuages
 et que tes mots libérateurs m'échappent
 telle une brassée d'anguilles.
 Je crains tout autant de me voir adresser
 ce Mot extralinguistique
 dans ma langue, d'une manière faussement carrée
 que j'entendrai trop facilement
 comme on saisit les prévisions de la météo
 ou les indices de la Bourse de Toronto.

Pour l'heure, je me maintiens dans un état instable,
 en attente d'un avènement
 qui se produira je ne sais quand, je ne sais où,
 et qui risque même de passer inaperçu
 parce que je crois sans pouvoir m'en empêcher
 que la Vérité réside dans les recoins
 où l'on n'est pas sûr d'être à son aise,
 où l'on avance à tâtons.

C'est pour ça que j'ai fait ce voyage,
 aux environs de Sherbrooke et de De Lorimier,

John Arthur Sweet

La Vérité étrangère 3/3

laissé derrière moi les paysages
familiaux et bien sillonnés.

La table est mise, les bougies allumées,
les manuels de langue bien étudiés.
Même si je devais ne pas reconnaître ton visage,
je suis prêt à te recevoir,
m'asseoir près de toi
et me perdre dans la flûte de ta voix,
me retrouver transformé
en mélodie libérée de l'atonalité.

Le monde, de l'autre côté,
me paraît désormais
étranger.

Françoise Belu

Se perdre

Attention ou je vais vous perdre
dans ces rives d'écume ébréchées
près de la mer qui s'en balance
après nous irons dans les bois
dont les talus sont ravinés
êtes-vous toujours avec moi

jetons des cailloux dans la mare
afin d'effrayer les vautours
comme les roses sont déchirées
pour avoir haï les rosaires

des mendiants pris de boisson
sont endormis dans les décombres
le smog a empli l'atmosphère
j'ai beaucoup de mal à vous voir

des épines en catimini
se sont enfoncées dans mon cœur
je fais la quête pour le soleil
avez-vous quelques sous de trop
ils font du bruit dans votre poche
nous ferons des buissons d'aumônes
où êtes-vous je ne vous vois plus

vous avez quitté le sentier
vous vouliez marcher votre monde
je vous avais bien prévenu
maintenant vous êtes perdu.

.....

SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE
DE LAVAL

Danielle Forget et François René Despatis L'Écuyer ont offert un récital de poésie au [Marché des mots](#) de la Société littéraire de Laval, le 14 novembre 2014 (leurs textes paraissent dans la revue *Brèves littéraires*). En seconde partie de cette activité, [Diane Landry](#) (13) a animé un micro ouvert dont Françoise Belu et Lise Chevrier sont sorties lauréates.

Lise Chevrier

Le poète et la mort

Le poète avait eu beau
faire surgir de son cœur
les ailleurs possibles
affranchir l'eau du réel
des sécheresses intérieures
se répandre inéluctable
en gestes de liberté

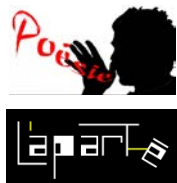
Ceux-là
bouches amères
cœurs aveugles
sourds esprits de métal
n'avaient eu de cesse
d'exciser son cri du vivant
de dissoudre son visage
dans la brûlure du silence
l'acide des certitudes

Au-delà de la marche muette
du tumulte
sa voix avait ondoyé
si loin
jusque dans les os
l'air s'était saturé
de son souffle

Même puni de réclusion
rien ne pouvait arrêter son poème
surtout pas sa mort

cottage hanté –
trous béants par où la lune
fixe ses quartiers

cris à faire peur
troublant la nouvelle lune –
un raton-laveur



Le 4 décembre 2014, la haïkiste Diane Descôteaux a été l'invitée de François René Despatis L'Écuyer, (14) pour une soirée Poésie suivi d'un micro ouvert, qui a eu lieu au Bistro L'Aparté du Théâtre du Vieux-Terrebonne,

Micheline Tremblay

J'irai

J'irai dorée de fables
gorge fauve assoiffée
laper l'humeur amère
de tes leurre haïssables
et dans l'ancre venin
d'un désir acéré
j'irai risquer mon flanc
pour apaiser ta faim

J'irai desseins masqué
semblant porter le deuil
ronger ton arrogance
quand rugiront les heures
puis demi-rassasiée
tout imbibée d'odeurs
j'irai dormir d'un œil
à l'affût d'un chasseur



Jour sexy, nuit lascive est le thème du micro ouvert du collectif [Le Clan des Mots](#), qu'a animé [François Drolet](#) (02), assisté de Louise Côté, le jeudi 20 novembre 2014, au Café-Théâtre Côté-Cour de Jonquière. Les trois poètes lauréats sont Micheline Tremblay, Ursula Fleury-Larouche et François Drolet, ce dernier avec un texte dont les rimes renforcent le ton humoristique, à la manière du slam.

Ursula Fleury-Larouche

Interdésir

Mes yeux
Admirant ton éloquence, ce soir-là
Tes yeux
Il y a toujours un risque
Sans lui pas de vie

Dans cet instant fou
Bon et rare
Préparer doucement
Un vin rosé
L'ouvrir à l'invité
Tandis que se crée
Un désir incontrôlé

Et tu demandes
Cette permission d'agir
Oh oui, vas-y !
Entre partout dans cet imaginaire profond
Où je me laisse séduire

Note de l'auteure

Une version différente de ce poème a paru dans *Les aires protégées de l'amour*, une publication à compte d'auteur d'Ursula Fleury-Larouche.

François Drolet*Tes orteils*

Assis face à moi un matin
tu affiches un sourire badin.
Croissants rieurs et café fumant
s'exhibent comme des figurants
camouflant ton dessein terrestre
d'explorer mon instinct pédestre.

Feignant un air préoccupé
tu fricotes¹ la fin de soirée
en me balançant ton baratin
d'un ton suave quasi enfantin
qui enjolive le tout si bien
que me voilà enjôlé en un tournemain.

Petite soubrette sans souliers
tu chatouilles mes doigts de pied !
Tes orteils parés d'ongles coquins
soigneusement peints rouge carmin
effleurent si gentiment les miens
qu'irréremédiablement ils se soudent aux tiens.

¹ Fricoter : faire cuire, préparer un repas ;
ici, au sens figuré : manigancer secrètement une affaire.

Claire Dufour

Diamant

Vertige. À la croisée du rouge, du bleu et du vert, danse une lumière blanche, incandescente. Jaune, magenta et cyan tourbillonnent. Les couleurs se mélangent, exaltent les teintes pâles, claires et foncées du spectre chromatique. L'émeraude se combine au bleu outremer, la terre de Sienne brûlée à l'alizarine cramoisie. Lie de vin, bordeaux et bourgogne se fusionnent au gris de lin et à l'azurin basané. Le pigment noir d'ivoire s'amalgame à l'ocre rouge et à l'orpin de Perse. L'union du carmin au corail amplifie les nuances d'opale, de saphir et de jade qui se fondent dans le safran et l'ébène. Est-ce un bouquet lorsque les coloris roses, paille, fuchsia et lavande se juxtaposent au byzantin et au nacarat assortis à la pervenche et au kaki ? Est-ce une symphonie lorsqu'une gamme de vermillon, de lilas, de blanc de Meudon et de turquoise s'assemble mélodieusement à l'indigo, à la glycine, au mordoré et à la vanille ? Cette beauté ravive ma mémoire et me revient le souvenir de la pensée d'un philosophe¹ : « Il est curieux de voir que la plus intellectuelle des peintures, celle qui cherche à réduire la réalité à ses éléments essentiels, n'est plus à son terme dernier qu'une joie des yeux. Elle n'a gardé du monde que la couleur. »

¹ Albert Camus (1913-1960), dans *Le mythe de Sisyphe*, un essai sur l'absurde paru en 1942, chez Gallimard.



Claire Dufour est lauréate d'un atelier d'écriture offert par **Gino Levesque** (04) à la Galerie Diamant de Baie-Saint-Paul. Les participants se sont inspirés des œuvres de l'artiste peintre Diamant. L'activité s'est déroulée le 28 septembre 2014 en partenariat avec les Écrivains francophones d'Amérique – un membre collectif de la FQLL – et les Journées de la culture.

Les habits

Le professeur balaie la classe du regard. Les élèves sont surexcités, comme chaque fois qu'il y a un professeur suppléant. Il le sait, mais il n'en est pas moins nerveux, et cela se voit. Il se tourne pour écrire au tableau.

« As-tu vu ses habits ? » dit un, pas trop fort.

« Ils sont vraiment affreux ! » dit un autre, un peu plus fort.

Tout en écrivant, le professeur s'efforce de conserver un ton neutre :
« Aujourd'hui, nous verrons les éléments du conte... »

« On dirait qu'il a choisi sa veste dans une poubelle ! » lance un élève.

« Elle est toute tachée ! », ajoute son voisin.

Le professeur, toujours au tableau, fait un effort pour se concentrer. Il ne peut pas laisser les voix gagner.

Lorsqu'il se retourne, la classe est calme et attend ses explications. Il s'éclaircit la gorge et commence la leçon en se penchant sur le bureau pour regarder ses notes : « Donc, dans les contes, nous avons toujours un narrateur, celui qui raconte l'histoire. »

« Le pauvre, ses pantalons sont déchirés ! » chuchote une fille.

Le professeur lève la tête, mais ne trouve pas la source du commentaire. Tous attendent, crayon à la main, qu'il continue le cours.

« Bien... Dans le conte, il y a un élément déclencheur qui viendra changer l'histoire et permettra au personnage principal d'avancer. »

Il se penche à nouveau pour tourner une page.

« Je me demande comment il avance, lui, avec ses souliers usés ! » dit un garçon.

Le professeur relève la tête. Encore une fois, aucun signe de celui qui a fait le commentaire. Il se sent de plus en plus nerveux. Il desserre sa cravate.

– Ne laisse pas les voix gagner, ne laisse pas les voix gagner.

Johanne Grenier

Les habits 2/2

– *Mais ce ne sont pas des voix*, lui réplique une autre partie de lui-même.
Tu le sais très bien. Ils rient de toi.

– *Mais non, ce ne sont que des voix.*

Le professeur bredouille deux ou trois autres explications. Sa leçon devient de moins en moins compréhensible. Les élèves se regardent, curieux.

L'un d'eux, assis en avant, lève la main : « Allez-vous bien, Monsieur le professeur ? »

Cette fois-ci, le professeur repère l'élève qui a parlé. Il recule, l'air apeuré.

L'élève fronce les sourcils : « Monsieur ? »

Le professeur porte les mains à sa tête : « Non. Non. Vous n'êtes pas là pour vrai. Mes habits ne sont ni tachés, ni troués, ni usés. »

Les élèves ouvrent de grands yeux.

Le professeur ferme les siens.

« Tachés ! Troués ! Usés ! Tachés ! Troués ! Usés ! »

Le professeur sort précipitamment de la classe.

Les élèves ricanent.



Écrire pour retrouver le créateur en soi est le titre (et l'esprit) de l'atelier d'écriture animé par **Nathalie Ayotte** (07) autour de sa table de cuisine le 16 novembre 2014.

Les « ateliers de cuisine » sont soutenus par la FQLL, qu'il s'agisse de rencontres occasionnelles ou régulières, et que le groupe soit dument constitué ou chaque fois composé de personnes différentes.

Après la journée d'écriture, l'animatrice a expédié la production à la revue *Le passeur* et la participante Johanne Grenier a été choisie pour bénéficier d'un accompagnement éditorial personnalisé, qui s'est conclu par la publication de cette nouvelle.

Explosion

Un plateau de cristal explose sur le plancher de céramique. La maison s'enflamme aussitôt. Une sombre armée de griefs s'avance en une chevauchée menaçante.

Puis, comme à l'habitude, la tempête s'apaise faute de munitions et chaque belligérant, épuisé et satisfait d'avoir étalé la puissance de ses arguments, se retire dans son domaine intérieur. Ils seront trois jours sans s'adresser un traître mot.

La prochaine fois, songe le mari, je mettrai un sucre de plus dans son café !



Roland Provencher, le coordonnateur de [Chemins d'encre](#) – un groupe d'écriture de la région de Laval (13), membre de la FQLL –, est le lauréat des ateliers d'écriture hebdomadaires du groupe pour la période de décembre 2014 à mars 2015. Ce collectif compte cinq autres membres : Marcelle Bisaillon, Aimée Dandois, Denise Lavoie, Hubert Saint-Germain et Thérèse Tousignant.

Avaler l'hiver

J'étais figée dans l'impasse de ce qui s'allonge sans vouloir disparaître... un sentiment infiniment banal. Dehors il faisait doux, mais la froidure allait happer mes espoirs de beaux jours, « une météo en rechute », disait l'annonceur. Le concentré d'été indien embouteillé à l'automne avait fondu comme neige au soleil et pour le remplacer, rien ! sinon quelques fragments d'une chaleur diffuse en cet après-midi de mars. Lassée, épuisée de l'hiver, j'étais à un pas d'aller poser ma dérive plus au sud, là où viendrait la vague. Le lointain m'appelait et, à défaut de m'y retrouver, je me suis dessiné... la mer.

.....

Des mots pour écrire, des mots pour se dire

est un groupe d'écriture de Laval animé par Louise Ouellette (13) au Centre communautaire Groulx. Parmi les textes des membres soumis à la revue *Le passeur* entre aout 2014 et mars 2015, celui de Diane Mainville a été choisi.

L'auteure a bénéficié d'un accompagnement éditorial personnalisé qui a transformé sa prose poétique originale en micronouvelle.

Sous cette nouvelle forme, le texte optimise l'effet recherché dans sa conclusion qui, elle, demeure inchangée :

le lecteur ne s'attend pas à ce que la narratrice dessine la mer au lieu de prendre l'avion.

L'effet de surprise est un élément constitutif de la nouvelle et, plus encore, de la micronouvelle.

Par ailleurs, en retravaillant le texte, la contrainte de l'exercice en atelier d'écriture a disparu.

Le texte devait commencer par les mots : « Pourtant dehors, il faisait doux ».

Après un atelier d'écriture, l'auteur qui souhaite améliorer son texte a le loisir d'évacuer le déclencheur proposé plus tôt par l'animateur ou l'animatrice.

Diane Piché

Le temps qu'il fait

Aujourd'hui, il y a de la bruine et du vent. Attention au parapluie !
Il est neuf.

SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE
DE LAVAL



Dans le cadre de la **Semaine lavalloise des aînés**, le Service de la vie communautaire, de la culture et des communications de Ville de Laval a commandé un atelier d'écriture biographique à la Société littéraire de Laval, qui a eu recours au service de l'auteure **Monique Joachim** (06), une animatrice membre de la FQLL. L'atelier a eu lieu le 23 octobre 2014, à la bibliothèque Laure-Conan. L'entente comprenait un accompagnement éditorial menant à la publication de deux textes dans la revue *Le passeur*.

Le premier texte est une nanonouvelle de Diane Piché. Ce genre littéraire extrêmement bref (au plus 3 phrases brèves) est en quelque sorte une émanation de la micronouvelle (moins de 100 mots), un peu comme en poésie japonisante, le haïku (3 vers) en est une du tanka (5 vers). La fin doit surprendre. Ici, on pense que le parapluie va se renverser sous la force du vent ou blesser une personne. Mais non ! On indique qu'on l'étreint et qu'on craint de le salir ou de le briser. C'est une observation beaucoup plus large qu'il n'y paraît : ne prend-on pas davantage soin de ce qui est neuf ?

Le second texte choisi, un récit, est une écriture conjointe de Manon et Raymond Lareau. Bien que signé par un couple, ce récit donne la parole à la seule narratrice. À l'automne de sa vie, elle fait une promenade dans un sentier (paragraphe 1), tout en évoquant quelques souvenirs (paragraphe 2), puis ce sentier prend un sens métaphorique (paragraphe 3). C'est le texte de la version 1, qui compte 220 mots.

La version 2 est une réécriture du texte original mais cette fois-ci, la narration est faite par un couple d'aînés. De ce fait, les souvenirs individuels et le rêve d'être artiste de la narratrice ont disparu. De plus, une contrainte a été ajoutée pour l'exercice, cela dans l'esprit de la micronouvelle : élaguer le texte à moins de 100 mots (il y en a 95), sans évacuer son essence métaphorique.

Manon et Raymond Lareau*Un sentier**Version 1 : la narratrice est une femme*

Étonnamment, le sentier de la vie s'illumine davantage à l'automne. Le ciel bleu et le soleil à l'horizon rendent le cœur léger. Les feuilles tapissent le sol, la marche devient plus agréable, surtout que des compagnons se joignent à moi. L'écureuil noir s'amuse à me faire de l'œil sans que je me sente obligée de le suivre. Le magnifique geai bleu me casse les oreilles et je ne m'en offusque pas.

Enfant, j'aimais courir dans les petits chemins et faire peur aux oiseaux, mais je craignais les loups même si l'on me serrait la main. Si j'ai parcouru bien des sentiers à toute vitesse dans mes jeunes années, plus tard, amoureuse, j'ai souhaité ne pas en voir la fin. Lorsque je m'égarais, la seule façon de retrouver la voie était de continuer à avancer, pour aller plus loin que le tournant. Aujourd'hui, ce sont mes enfants, devenus adultes, qui me tiennent le bras.

Ah ! humer l'air frais du matin, écouter le bruissement du vent dans les arbres et m'enivrer des coloris de la saison... Mes yeux grimpent jusqu'au faite des feuillus rougeoyants et se perdent dans les teintes azurées. Je souhaiterais être artiste pour immortaliser sur une toile cette splendeur. Je tracerais un modeste sentier qui me serait leçon de vie et toujours, je marcherais vers la lumière.

◀..... • MICRONOUELLE

Version 2 : les narrateurs sont une homme et une femme (un couple)

Étonnamment, le sentier de la vie s'illumine davantage à l'automne. Les feuilles tapissent le sol, la marche devient plus agréable. Nous ne nous sentons plus obligés de suivre le rythme de l'espiègle écureuil noir. L'ouïe ayant perdu de son acuité, le magnifique geai bleu nous casse moins les oreilles qu'autrefois. Nous suivons prudemment un vent doux, en nous tenant la main. Si la mémoire de la crainte des loups et la peur de nous égarer dans un tournant nous font choisir un parcours tranquille, notre voyage n'en revêt pas moins les coloris d'un enchantement inégalable.

Carte postale

Consigne de l'animatrice – choisir une carte postale et imaginer le voyage d'un parent âgé ou d'un ancêtre au lieu représenté.

Choix de carte postale – en Europe : une rivière et un pont menant à un mont au sommet duquel est construit un château.

Angle sous lequel le sujet est traité – en voyage avec son père, la narratrice écrit un premier paragraphe, exutoire, à l'adresse du lecteur, puis un second, modérateur, qui déplace son regard sur son père, et un dernier, réconciliateur, d'où le lecteur a disparu. Il y a dans ce texte une intéressante succession de ruptures de style et une progression réussie de l'intrigue, plus une utilisation efficace de la répétition (marre, kilomètres, Gabarit, père, parfois, papa) et de l'énumération (fatiguée, éreintée...).



Ah ! je n'en peux plus. Je vous jure qu'on ne m'y reprendra pas. J'ai mal aux pieds, je crève de chaleur. Le soleil me tape dessus. J'en ai marre, marre, marre et re-marre ! Je suis fatiguée, éreintée, assoiffée, épuisée et nous sommes encore à des kilomètres et des kilomètres de ce foutu Mont. Vu d'ici, il ressemble à un insignifiant téton. Que suis-je venue faire dans cette galère ? Je m'ennuie de mon iPad. Ici, on ne peut même pas texter. Mes téléromans me manquent. J'ai beau regarder autour de moi, je ne vois à l'horizon qu'un ruisseau au-dessus duquel passe un pont quelconque qui mène à ce qui semble être une sorte de vieux château. Et tout porte le même nom ! Il y a le pont Gabarit, le barrage Gabarit, la rivière Gabarit, le Mont Gabarit et... mon père !

Mon père pour qui ce voyage est un pèlerinage. Mon père pour qui chaque pas réveille un souvenir, parfois triste, parfois heureux. Mon père qui ne quitte pas des yeux ce château dans lequel il espère retrouver le cœur de sa vie !

En le regardant, mes pas s'allègent.
Papa, c'est pour toi que je suis ici.
Papa, mon papa, faut-il que je t'aime !



L'animatrice **Patricia Renault** (06) réunit régulièrement des membres de la Fédération québécoise du loisir littéraire au stade olympique, dans « La classe d'écriture », un local permanent dédié au loisir littéraire. Ces ateliers d'écriture sont gratuits pour les participants. Marlène Simard est la lauréate de l'atelier du 18 octobre 2014.

Vincent Diraka

Maudits mots

CARNET D'ÉCRITURE
RÉGION 06 • POÉSIE

syncopés hachurés murmurés
fulminants haletants bégayants
vous trahissez mes sentiments
les plus intimes
je vous hais
ineffablement incroyablement incommensurablement
maudits mots

Ioan-Andrei Iliuta

L'attraction

On m'appelle le funambule. De tous les artistes du cirque, je suis l'attraction principale. Quand je pose le pied sur la corde raide, tous retiennent leur souffle. Les regards rivés sur moi, ils se demandent en trépidant si je tiendrai jusqu'au bout. Et quand j'ai gagné la plateforme opposée, j'entends des rires et des soupirs de soulagement. On m'applaudit vivement ! Mais que recherchent vraiment les spectateurs ? D'une part, je sais qu'ils veulent me voir réussir, par sympathie, par simple humanité. D'autre part, ne souhaitent-ils pas secrètement qu'une fois, ne serait-ce qu'une fois, je fasse un pas de travers ? Mon numéro est bien ficelé, parfait. Si je faisais une erreur, ne serait-ce pas excitant ? Il est vrai que l'imprévu pimente un exercice trop routinier. Pas pour moi.

J'ai pris l'habitude de ne pas réfléchir aux mouvements que j'exécute. Bien que mon art nécessite une concentration absolue, chaque geste doit rester inconscient. Les répétitions innombrables se traduisent par des automatismes. La pensée, tout à la fois, ne doit porter sur rien et doit porter sur tout. Ma conscience doit s'effacer devant l'immense danger qui me guette. Si j'hésite, je suis forcément perdu. Alors, je deviens une espèce de machine infaillible à la mécanique bien huilée. Ce que je perds en spontanéité, je le gagne en renommée, car les faveurs du public sont le salaire de mon abnégation.

Cependant, depuis peu, j'ai noté un changement. J'appréhende chacune de mes prestations. Quelque chose de sournois, d'inattendu s'est glissé en moi. Je regarde en bas, chose que je ne faisais jamais auparavant. Je suis pris d'étourdissements ; je sens la sueur perler sur mon front. Mon cœur bat à tout rompre. J'anticipe ! Et si la corde était insuffisamment tendue ? Et si le filet de sécurité lâchait ? Si j'étais malade ce jour-là ? Si je souffrais d'une crise de panique ? Sottes obsessions, me direz-vous, mais je me retrouve impuissant à lutter contre la crainte qui a saisi mon âme.

Je continue tout de même de marcher sur le fil qui semble rapetisser à chaque nouveau pas que je fais. Le vertige m'envire. Le doute me ronge. Tous les jours, le même scénario se reproduit, encore et encore, inlassablement. J'en viens à me demander si je devrais sciemment me laisser tomber pour mettre fin à mon tourment en exorcisant le mal. La catastrophe accomplie, je n'aurais plus de raison de me faire du mauvais sang. Il serait si doux, si reposant de planer dans les airs ! De plus, j'offrirais aux spectateurs le plaisir interdit qui leur fait tant défaut. Alors, je rêve de vaciller... Mais, si les choses ne se passent pas tel que prévu ? Si je me casse le cou ? Si je compromets ma réputation pour de bon ? Que faire : chaque éventualité s'ouvre sur

Ioan-Andrei Iliuta

L'attraction 2/2

dix issues possibles, chaque issue pourrait se compliquer de cent façons différentes, chaque complication pourrait se résoudre par mille moyens les uns plus séduisants que les autres, et ainsi de suite jusqu'à l'infini de la folie.

Il me reste quinze minutes avant la prochaine représentation... Dans la glace de ma loge, le visage hagard et cerné d'un homme âgé me salue, un visage que je ne reconnais pas. Alarmé, je me jette sur le calendrier : trente ans ont-ils donc pu s'écouler si vite, trente années de doute, d'hésitations, de tergiversations m'ont-elles ainsi filé entre les doigts sans que quiconque n'ait eu la bienveillance de m'en aviser ?

Sonate à la lune

Il pianote les quatre premières mesures de la *Sonate à la lune* de monsieur Beethoven, deux ou trois fois plutôt qu'une. Nous marchons ensuite au parc Lafontaine sous le soleil radieux du mois d'août. Au jardin de l'adolescence, nos doigts papillonnent dans le creux de nos mains moites. Septembre le cloue pensionnaire. Ses poèmes, fleurant la passion, s'atrophient au rythme des feuilles d'automne.

Sans aucun signe de vie depuis cette idylle éphémère, nos routes se croisent à nouveau. Cupidon saura-t-il encore surprendre les célibataires que nous sommes !

Assis au café du quartier, nous échangeons les balivernes d'usage avant que la conversation ne se mue en un soliloque déprimant. Il me raconte les vingt-cinq années partagées avec sa compagne, la relation ambiguë qu'elle entretenait avec son premier mari. Il me décrit les propriétés qu'elle possédait et l'imbroglio successoral dans lequel il patauge depuis, revanchard, trahi.

La pluie, drue et rêche comme une maîtresse aigrie, martèle l'auvent de la terrasse, irriguant la rancœur de ses amours tumultueuses.

Rayonnante dans mon tailleur vert pomme, je le regarde, candide, sans réussir à traverser le voile enfumé ombrageant son visage vert-de-gris. Ravagé par la désillusion, vindicatif, acariâtre, il me fait pitié. Que sont devenus les yeux doux et le sourire narquois de ses 15 ans ? Ai-je vieilli aussi bêtement ?

Une décennie s'écoule. Facebook nous mène parfois sur des sentiers stupéfiants. J'apprends son suicide peu après notre rencontre de ce dimanche orange. Une tristesse insondable m'étreint. Je l'aperçois, voûté sur son piano matelassé de toiles d'araignées. Des candélabres allumés parent sa devanture tandis que les cheminées dressées aux quatre coins de l'instrument crachent des volutes noires. Et toujours, il joue les quatre premières mesures de la *Sonate à la lune*.

Danielle Bleau

Le bonheur

Samedi matin. La maisonnée dort encore. Je me lève sans bruit. Il fait un soleil radieux. Je sors en pyjama sur la terrasse. Je m'étire avec volupté. C'est mon heure bénie. Un chardonneret vient se poser sur une branche du prunier. Tiens ! la mangeoire est presque vide. Les mésanges sont passées avant lui.

J'ouvre le parasol puis je rentre préparer « mon » petit-déjeuner. Deux œufs au miroir, des rôties et un grand bol de café que je dépose sur un plateau d'osier.

Je retourne sur la terrasse, toujours en pyjama. Je m'installe dans la chaise de jardin. Je trempe mon pain dans le jaune d'œuf. Je sirote doucement mon café. J'imagine les fleurs qui garniront bientôt la plate-bande. Je regarde les oiseaux aller et venir autour de l'arbre. Il faudrait bien remplir la mangeoire. Plus tard ! Je suis bien. Je profite de chaque seconde. J'allonge les jambes sous la table. Mes orteils anéantissent un nid de fourmis.

L'été vient d'arriver.

Claude Rodrigue

La Nef des fous

Hier encore, j'étais heureux dans l'abside et le déambulatoire de la demeure centenaire de mon Dieu, mais aujourd'hui j'ai déserté. Il le fallait. Je me suis avancé à petits pas dans le chœur. À la croisée du transept, mes pieds ont hésité. J'ai traversé à la course la nef où j'étais encore à l'abri des préjugés. Arrivé au narthex tout tremblant, j'ai franchi le portail puis le porche dans une tentative désespérée d'é luder l'égarément de mon existence de moine névrosé.

Dehors, j'ai cherché refuge dans la maison d'en face, chez la concierge. Peine perdue, tout au plus a-t-elle laissé filtrer au travers du rideau un œil sévère, sa main droite et sa voix rauque.

- Va là, en pointant de l'index le chenai.
- Où ?
- Là-bas, au bout du quai.

Un instant interdit, j'ai ensuite suivi son conseil. Je voyais une porte entrouverte dans la direction indiquée. Était-il possible qu'il me suffise de passer sous son linteau pour étalinguer¹ ma démente ? Oserais-je ? Je ne savais pas ce que je trouverais de l'autre côté ! La folle du logis ? Ma gémellité, peut-être ? Pire encore, rien !

Ma vie ! une coquille de noix cassée de laquelle j'avais écopé ma dernière lampée, mon ultime espoir de rebâtir ma personnalité étriquée. Mon mât de misaine était cassé. Ma carène déchirée. Ma voile de flèche claquait. Ma boussole et mon sextant s'étaient détraqués. Où était mon feu de Saint-Elme ? mon saint Jean de Dieu salvateur ?

Dans un état proche de l'envoutement, j'ai marché vers le quai, jusqu'à la porte. Mes yeux ont toisé le chambranle rêche, puis la peau métallique et froide des gonds. La clenche a aspiré mes doigts givrés et je suis entré dans le royaume de mon esprit.

Bonheur, paix, liberté. Enfin ! le mea-culpa éternel.

¹ étalinguer : amarrer une chaîne à l'anneau de fer d'une ancre.

Ginette Lachance

Une histoire

Il fait jour
C'est le matin
Ce matin peut-être

Une histoire se joue
Qui n'est pas la mienne
Quoique ce pourrait l'être aussi

C'est l'histoire d'un chat
Grimpé dans un arbre
Et d'un merle bleu qui siffle sur une branche

Je regarde le chat
Qui regarde le merle
Qui ne me regarde pas

Mais qu'importe
Ce n'est pas mon histoire
Je l'ai dit déjà

Au téléphone
Mon frère m'annonce :
« Papa n'en a plus pour longtemps. Viens vite, on t'attend. »

Voilà qu'à son tour mon père se méprend
Il croit que c'est son histoire
L'histoire de son arbre, de sa branche, de son dernier chant

Quoique ce pourrait l'être aussi
Le merle s'est tu
Je regarde celui qui ne me regarde pas
Ses yeux sont si bleus ! On dirait l'océan...
La branche est cassée
Où donc est le chat ?

Retour des cendres

Anna tâte l'urne qu'elle a déposée sur le banc d'autobus, à côté d'elle. Elle quitte rarement Saint-Robert. Le voyage la rend nerveuse. Les yeux fermés, la jeune fille ressasse les récents évènements.

Le matin du 8 avril, elle regarde impuissante sa mère qui se fait tabasser plus durement qu'à l'habitude par son père. Quand il finit sa crise, il retourne se bercer en fixant la rue, comme si rien ne s'était passé. Elle aide sa mère à se relever. Elle lui fait couler une douche, lui tend le savon et lui sort une serviette propre. Elle l'enlace tendrement et lui dit qu'elle va s'occuper de conduire sa petite sœur Léa à l'école.

Après s'être assurée que Léa est en classe, Anna retourne à la maison. La voiture de sa mère n'y est plus. Elle est sûrement en route pour le travail. « Papa, c'est moi ! J'ai oublié mon livre de chimie. » Elle l'entend grogner du salon, déjà abruti par l'alcool. Elle descend à la cave sans qu'il s'en rende compte.

Toute la journée, elle est incapable de se concentrer. Quand elle rentre de l'école, elle appelle « Papa ? » Pas de réponse. Tremblante, elle ouvre la porte de la cave et remet en place l'ampoule qu'elle a dévissée du mur le matin. Elle ne descend pas. Elle appelle le 911.

La cause de l'accident selon le rapport de police : une chute due à un état d'ébriété avancé. L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais elle veut ajouter un dernier chapitre. La journée est magnifique. Elle réalise avec tristesse qu'avant aujourd'hui, elle n'a jamais voyagé avec son père. Elle tâte à nouveau l'urne. Dans moins d'une heure, tout sera terminé. À Sorel, elle dispersera les cendres de son géniteur au dépotoir.

Lucie Marois

Nuit de jour

Les rideaux dansent. Caroline se laisse caresser par la brise qui s'infiltré dans sa chambre. C'est un matin parfait. Féline, elle s'étire pendant que la vie se réveille en elle. Elle parcourt ses formes avec des mains chaudes, endormies, puis elle esquisse un sourire : son corps lui plaît. Elle salue chaque jour par ce rituel câlin. La lumière frôle son visage, soudain elle se souvient. Elle ouvre les paupières. Le téléphone va sonner.

Il a promis de la réveiller. Ça vaut la peine d'attendre, vautreée sous la douillette. Pas question de faire un seul pas avant d'entendre son souffle grave à travers l'appareil, cette voix vibrante à faire frémir les sens de Caroline.

Le soleil ne frappe plus au centre du miroir de la commode. Caroline redoute, puis appréhende. Le front plissé, les poings serrés, elle rechigne à l'idée de se lever sans cette pulsion tant espérée. Le matelas se remplit de vide tout à coup, il n'est plus confortable.

Abattue, son café à la main, elle laisse sortir le chat et ramasse le journal. Un bout de papier s'en échappe, griffonné d'une écriture pleine d'aplomb : « Je n'ai pas appelé. Je veux me laisser couler un temps dans la vie d'une femme fascinante. Restons amis, je t'appellerai. »

La nuit est tombée à neuf heures du matin.

Danielle Malenfant

Le parfum de la vengeance

Je cherchais à reconnaître mon amie d'enfance chez cette femme assise en face de moi qui parsemait son discours de jurons. Stéphanie, dont j'avais toujours admiré le calme, se comportait comme un autocuiseur qui venait de céder à la pression.

Je m'efforçais de taire ce qui me venait à l'esprit et de simplement l'écouter. Son orgueil avait été durement mis à l'épreuve. Son mari l'avait quittée pour une femme qu'elle lui avait présentée : son étudiante préférée, sa protégée, en quelque sorte. Quelle ironie ! Mon amie pleurait la perte de deux êtres chers qui ne se gênaient pas pour afficher leur amour flamboyant, s'embrassant à bouche que veux-tu en pleine rue Principale. Pour ajouter à son humiliation, tout le village semblait la prendre en pitié.

– Qu'est-ce que la vie veut me faire comprendre par cette expérience dégueulasse ? vociférait Stéphanie, entre deux gorgées de café.

Moi, je sirotais le mien, y plongeant les lèvres le plus souvent possible pour éviter de répondre à ma pauvre amie blessée. Il n'existe pas de bonne réponse à ce genre de questions.

– Veux-tu me dire ce qu'elle a de plus que moi ? me demandait encore Stéphanie.

Nous savions très bien toutes les deux que la nouvelle flamme de François avait surtout quelque chose en moins : vingt livres et vingt ans, pour être exacte. Imitant le timbre de voix de son ex, Stéphanie susurrant :

– Écoute, ma belle, j'ai beaucoup d'amour pour toi, mais je ne suis plus « en amour » avec toi. Ça va bien aller. Je vais t'aider à déménager.

Mon silence encourageait mon amie à poursuivre son monologue :

– Maudits hommes ! Tous des salauds ! Il voulait la maison ? Je la lui ai laissée, avec un petit supplément en souvenir.

– Un supplément ? ai-je répété, intriguée.

– Une farce plutôt, à la morue et au fromage bleu, précisa-t-elle, dans un éclat de rire.

J'avoue que là, je ne la suivais plus du tout. Ménageant son effet, Stéphanie s'est rapprochée de moi avant de déclarer :

– Le jour de mon départ, j'ai garni l'intérieur de toutes les tringles à rideaux d'une farce composée de morue et de fromage bleu. J'ai beaucoup de plaisir à imaginer les efforts que François et sa blonde vont déployer pour chasser les effluves de mon petit cadeau. Ils n'ont pas fini de faire du ménage !

Danielle Malenfant

Le parfum de la vengeance 2/2

En regardant ma copine, dont la colère avait trouvé une étrange avenue, je me demandais quelle serait sa réaction si je lui racontais avoir vu, deux semaines auparavant, les instruments de sa vengeance embarquer dans le véhicule des éboueurs pour un voyage sans retour. J'ai décidé de ne pas vérifier.

Nicole Campeau

Le fils de Madeleine

Madeleine a des cheveux blancs comme neige aux reflets bleutés, toujours impeccablement coiffés. Et des lèvres charnues, qu'elle peint d'un beau rouge vif. Les yeux sont noirs et rieurs. Très élégante malgré la modestie de ses moyens et un corps ingrat, elle porte avec éclat ses quatre-vingts ans. Tiens ! aujourd'hui, elle a revêtu un adorable chandail émeraude au col garni de peluche folâtre.

Les mardis et jeudis, au sous-sol de l'église, elle accueille les clients au bazar de l'Entraide. Elle est si menue qu'elle semble perdue derrière son comptoir encombré. Madeleine est heureuse parmi ces gens qui viennent habiller leurs enfants pour la rentrée scolaire, dénicher un nouveau manteau ou des petits riens qui leur font plaisir. Elle y a ses habitués. Des femmes du quartier surtout, qui tirent souvent le diable par la queue. Quelques égarées parfois, qui chipotent les bijoux de pacotille et les sacs à main usagés en marmonnant des phrases inintelligibles.

Madeleine s'occupe de « ses dames » comme si elles étaient ses enfants.

- *Vous allez prendre froid, Louissette, avec ce cou au vent. Tenez, essayez ce foulard, il va bien avec votre imperméable.*
- *Madame Lamarre, avez-vous demandé au propriétaire de réparer votre calorifère ?*
- *Il faut que vous preniez ce médicament en mangeant, Lucie, sinon vous aurez encore mal à l'estomac.*

Et les dames de Madeleine obéissent ou rechignent un peu, trop heureuses de la trouver sur leur route d'esseulées. Madame Madeleine est si bonne.

Les habitués savent qu'elle vit seule, qu'elle est veuve depuis trente ans et mère d'un fils unique installé à Ottawa. Qu'elle a été longtemps dame de compagnie d'une gentille bourgeoise maintenant décédée – *c'est amusant dame de compagnie, surtout en Floride, quand la patronne est gentille !* – et qu'elle collectionne les chats en bibelots depuis qu'elle est devenue allergique aux bêtes.

Madeleine croit en Dieu, car qui donc a fait toutes ces merveilles qui nous entourent ? N'est-ce pas un dieu aimant qui lui a donné un fils pour sa plus grande joie ?

Ah ! son fils ! Si gentil, si bon, et qui porte en lui tout l'amour et le respect qu'elle a voulu lui inculquer. Oui, vraiment ! un fils aimant et fier de sa mère même quand, plus jeune, la méchanceté des autres l'a mis à l'épreuve. Comme elle-même l'avait été.

Nicole Campeau

Le fils de Madeleine 2/2

Madeleine est fébrile ces jours-ci parce qu'elle verra Paul le week-end prochain. Il sera à Montréal pour assister à un convention des anciens élèves de son université. Elle a fouillé dans ses albums pour retrouver les cailloux de bonheur qu'il a semés dans sa vie. Et, pour calmer son impatience, elle montre aux habitués du bazar des photos qu'elle a emportées avec elle.

Le petit Paul dans ses bras, joufflu sous son bonnet jaune. Le petit Paul prenant fièrement la route de sa première journée d'école, sac au dos. Le petit Paul souriant, emmitoufflé dans ses vêtements d'hiver. Le grand Paul brandissant son diplôme de bachelier. C'était tout juste avant qu'une grande compagnie lui offre ce poste dans la capitale nationale, qui allait la priver, hélas ! de sa si douce présence. Mais nos enfants ne nous sont que prêtés, n'est-ce pas ? Et puis, ils se voient tout de même plusieurs fois par année.

Madeleine chérit une photo entre toutes. Un souvenir lumineux qui est l'aboutissement de tout. Elle revoit ce moment comme si c'était hier. Elle tournoie comme une reine dans les bras de son fils au rythme de la valse d'ouverture du bal des finissants. Ils sourient fièrement à la caméra, la main de Paul posée sur son dos de bossue qui brille comme de l'or dans sa robe de lamé.

*Emballez-vous pour le loisir littéraire
et déballez vos talents
pour les partager*



En ligne : le calendrier des activités soutenues par la FQLL,
les bulletins d'adhésion individuelle et collective
ainsi que le formulaire de soumission de textes, de livres et d'illustrations.

Le passeur
Fédération québécoise du loisir littéraire
numéro 36 / avril 2015 – 3 numéros par année
ISSN 1914-2765 (Montréal. Imprimé)
ISSN 2291-4978 (Montréal. En ligne)

